



# LE VENGEUR

JOURNAL DE LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE

Six mois : 5 francs.

Adresser tout ce qui concerne la correspondance au citoyen Jules FRANTZ, secrétaire de la rédaction, 33, rue Thomassin, Lyon

Vente : 34, rue Tupin.

Nous publions à la quatrième page le programme de la fête du 24 février 1870.

## LE VENGEUR

ajoute à son titre significatif le sous-titre :

JOURNAL DE LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE

Nous naviguons à travers le fanatisme et l'intolérance, mais nous sommes les marins de la Raison!...

Ne l'oublions pas. J. F.



La promptitude avec laquelle ce numéro a dû être fait ne nous a pas permis d'y apporter tous les soins désirables. Nos bureaux sont littéralement envahis, depuis quelques jours, par le va-et-vient que nécessitent les préparatifs de la fête de ce soir, 24 février. Mais, à partir de la semaine prochaine, le *Vengeur* aura pris son équilibre, et nous pourrions offrir à nos amis un journal bien fait. J. F.

## DES RELIGIONS



Si quelque institution bonne dans son principe est devenue nuisible au genre humain et mérite aujourd'hui d'être anéantie complètement, c'est sans contredit celle des religions : œuvre nécessaire de la première ignorance des peuples, elle est maintenant dangereuse ainsi que je le prouverai bientôt, autant que superflue. S'il fut utile aux hommes, autrefois, qu'on leur mit un bandeau

sur les yeux pour les conduire, le temps en est passé : le moment de l'arracher est venu ; qu'on le fasse, et qu'on leur dise franchement qu'ils pourront désormais marcher sous le flambeau de la raison, s'ils veulent enfin s'en servir.

La religion est une chaîne politique, et rien de plus, inventée pour gouverner les hommes, et qui n'a servi qu'à les dominer, les conduire et faire exister la multitude pour les jouissances de quelques individus. Il y a mille religions sur la terre : plusieurs d'entre elles ne sont que des dépendances, des réformes et des dérivations les unes des autres, mais beaucoup sont totalement différentes, et n'ont entre elles d'autres rapports que celui de leur objet.

L'objet d'une religion a toujours, en apparence, été l'amélioration du genre humain ; et il faut convenir que c'est le seul moyen que l'on eut autrefois pour civiliser des races errantes et sauvages ; mais, dans le fait, l'ambition de soumettre et de gouverner les hommes, l'esprit de domination, l'amour de la gloire et l'orgueil de faire des conquêtes morales, et de transmettre leurs noms à la postérité par cette voie, ne le pouvant faire par leurs triomphes guerriers, dirigèrent la plupart des instituteurs de religions ; entre eux, un très-petit nombre seulement a été conduit vraiment par cette passion douce qui remplit si délicieusement un cœur sensible, qui sait agrandir et multiplier son existence, l'amour des hommes et le vrai désir de les rendre heureux.

Parmi ces instituteurs, les uns ont appuyé leurs leçons de la force de leurs armes ; les autres, d'une résignation, d'une patience, d'un courage au-dessus de toute épreuve ; mais tous d'une extrême sagacité, d'une marche extrêmement adroite, d'un tact exquis et d'une connaissance parfaite du cœur humain. Quels qu'aient été du reste les motifs particuliers qui ont fait agir dans le principe ces hommes hardis, fins et entreprenants, ils se sont rapprochés tous encore dans un point, la séduction et l'égarement des peuples : c'était une nécessité pour lors autant qu'une

extrême facilité de tromper des hommes dont l'esprit était sans connaissance, et l'imagination, par cela même, très-exaltée ; des hommes qui n'avaient point encore réfléchi ; des hommes ignorants qui se laissaient transporter à toutes les merveilles et entraîner à toutes les erreurs dont un homme adroit et audacieusement imposteur venait les assaillir ; ce fut donc le vrai gouvernail du genre humain ; et dans les premières traces des sociétés connues, nous trouvons toujours le sceptre et l'encensoir unis dans les mêmes mains.

A mesure que les sociétés s'étendirent, les gouverneurs des nations furent contraints de partager leurs fonctions devenues trop pénibles, et ils en confièrent la partie religieuse à des individus qu'ils entourèrent de tout le crédit propre à les faire respecter eux-mêmes, et à soutenir leur autorité ; mais ceux-ci sentirent bientôt la supériorité de leurs forces ; et après avoir maîtrisé la confiance des peuples, ils maîtrisèrent souvent celle des rois ; ils pervertirent l'esprit et le cœur humain, en abusant des moyens qui devaient les perfectionner.

De là les prétendus miracles, les saluts exclusifs établis par chacun dans sa religion, la haine des autres et l'aversion de ceux qui en professaient une différente : de là l'aveuglement de la multitude, les guerres religieuses mille fois plus barbares que toutes les autres ; de là enfin, la désolation de la terre, si souvent répétée au nom du ciel, la dégradation de l'espèce humaine, son esclavage et son abrutissement.

(A suivre.) JULES FRANTZ.



## FÊTE DU 24 FÉVRIER 1870

MESURES D'ORDRE

Les citoyennes seules entreront par la porte de gauche (côté du Parc).  
Les citoyens seuls entreront par la porte de droite (côté du cours Morand).

Les citoyens avec leurs femmes et leurs enfants entreront par les deux portes du milieu.

Nous prions instamment toutes les personnes qui se rendront ce soir à l'Alcazar de bien vouloir observer ces différentes dispositions. J. F.

Nota. L'entrée de la rue de Sully est exclusivement et rigoureusement réservée aux artistes et au service de la fête.

## FRANC-PARLER

A JULES FRANTZ



Passant avec arme et bagage  
Sur le pont flottant du *Vengeur*,  
Je grimpe sur le bastingage :  
C'est la place du *Franc-parleur*.

I

Lyon, je te salue, ô ville  
Où le jésuite grogne et mord ;  
Où, pendant la guerre civile,  
Les insurgés narguaient la mort.

Dans tes murs, cité courageuse,  
Je viens railler les hommes noirs  
Dont la soutane tapageuse  
A causé tant de désespoirs.

Je viens surtout prêcher aux femmes  
De ne plus faire baptiser  
Leurs petits êtres, dont les âmes  
N'ont pas à s'immortaliser.

La foi ! ce mot est la risée  
Des hommes jeunes et vaillants  
Qui lancent leur LIBRE-PENSÉE  
Aux nez violets des croyants.

## GUIGNOL

FRANC-TRIQUER.



Zenfants, je sis comme c'te espèce de dinde de Crémieux, que les naturalistes appellent pélican, et que sa déchicotte la basane pour donner à baffrer à sa porgéniture.

Moi z'aussi, je me dépouille, je me mets t'en deux, z'en quatre, z'en sang, pour satisfaire aux besoins intellectuels et jappillatoires des gones et canants du quarquier d'ousque je sis né natif.

Faut-y manoeuvrer la bavarde, me v'là ! Faut-y jouer de la tavelle, me rev'là ! Faut-y gigauder de toute ma carcasse, me v'là z'encore ! Et avé ça, comme j'ai t'ayeu

l'horreur de vous y dire, j'ai trouvé moillien de faire gicler la griffardine du journaliste, et je colle à bord dans le *Vengeur*.

A ce nez fait, je n'avais rédigé une grande A fiche que le baron Brisque appelle un menu, et ça devait sarvir à la Madelon pour mijoter les fricots que je voulais vous refiler par le bec le vingt-quatre février que se trouve en carnaval comme mars en carême.

V'là comment qu'aecommençait la lisse des plats du banquet :

RAIE PUBLIQUE.....

— « Halte là ! que me gueule le sirdoyen Frantz, que sa fonsion de secret-taire rend bavard comme une pie-borgne. Tu débutes, mon cher Guignol, par un plat trop salé. Souviens-toi que, pour en avoir tâté, les rédacteurs de la *Marseillaise* et ceux du *Réveil*, Delescluze, Caron, ont eu leurs fonctions digestives altérées au point que le gouvernement a dû leur octroyer l'hospitalité hygiénique d'une prison de Santé ! »

Et moi, je li coupe net la bavarde en li rebriquant :

— A qui que tu veux faire accroire tes gognandises, l'ami ? Y a-t-il-ganache ! — de choses trop salées pour ceusses que vivottent dans la *mare* et la *seille* ousqu'y barbotent

à l'aise ? Pour ceux qui se piautrent dans les eaux de l'écluse et que prènent la barque à Caron ?

— « Guignol, assez de jeux de mots ! gueule encore c'te aristo de Frantz, je vois que monsieur a passé à la cantine, l'esprit l'étouffe..... »

« En ta qualité de maître-queux du *Vengeur*, annonce simplement sur ton programme que, le vingt-quatre février, tu serviras à tes convives un hareng saur arrosé de bon thé au rhum dans un bon appartement chaud. »

— Queue ! quoi ?... Ah ! Rrrrran ! Sors ?... Bonté ?... Rome ?... Bonaparte ?... Ment chaud ?... Quelle bouillabaisse de Marseille, trou de lère ! y me fiche là, le sirdoyen Frantz ? Si gn'y a pu moillien pour vote n'ami Chignol de fricoter à sa fantesie, je m'en vas me tirer la poudre b'escampette, en z'envoyant de bourrons machurés de palagraphe allébouriques suce le pluie et suce le beau temps.

Et pisque, vu la défense de mon raide-acteur, ma raie ne peut pas-t'être servie sur table parce qu'elle est publique, et ben, mes pauvres gones ! vous en serez privés... comme moi.

Ah ! ris, coquin de Frantz, tu veux pas de

mon poisson, sous prétesque que les pois sont venteux ? Alorsse, porc-oie donque que toi, z'un des parmiers, et d'autres hommes de poids sont-y z'en train de manigancer un grand fesse-teinte artistique, littéraire et musical dans une grande salle au prix de dix radix ?...

M'sieux les réganisateurs de faite de l'Alcazar, vous que vous maginez faire concurrence à Guignol pour la frigousse, je vous y dis sans barguigner : En reluquant la façon dont que vous cordonnez le service, je me doutais ben que vous nous feriez baffrer rien que poix, son, et autes saloperies de ce genre.

Nain porte ! je vas me requinquer sus mes trente-deux pour z'y aller voir, car je sis t'un mami qu'a pas de rancune.

Madelon, fais-moi passer mon pannaire battant neuf, mon décalitre, et de longs gants gris.

Et vous, voisine, et toi, Gnafron, si vous n'êtes pas de radis-co... curieux, entrez avé moi z'au palais de Justice, — non je me fourre dedans, — je veux dire de l'Arc-hazard.

Suivez, suivez le monde !  
Au Rrrrran ! Au Rrrrran !

GUIGNOL.

L'âme n'est pas plus immortelle  
Que le son résonnant des cors ;  
Et la religion nouvelle  
Dit : l'Esprit meurt comme le corps !

II

Entendez-vous ces cris de prêtre  
Faisant écho depuis Paris ?  
Villemessant vient d'apparaître  
Au milieu des chauves-souris.

Ami de l'autel et du trône,  
Le rat dans sa rapacité  
A grugé le sucre du prône  
Et bu l'eau de Sa Sainteté.

Maintenant que l'Église s'use,  
Il s'est surnoisement glissé  
Dans les fentes d'une cambuse,  
Où son fromage est amassé.

Homme ou rat j'aperçois son ombre  
Courir sur le pavé sanglant  
Et se cacher dans la nuit sombre,  
Sous l'ampleur d'un sale raglan

Bicorne en tête et face vile,  
« Moitié renard et moitié loup, »  
L'homme s'est fait sergent de ville  
Et va rôder jusqu'à Saint-Cloud.

Quand des travailleurs le sang coule ;  
Qu'on entend le bruit des tambours,  
Figaro vient dire à la foule :  
L'ordre règne dans les faubourgs.

Motus ! — Quand Figaro-manœuvre  
Grignote sa part du budget ;  
« Les charognes » sont les hors-d'œuvre  
Et Villemessant le sujet.

III

— O Jeunesse contemporaine  
Dont le courage est vierge encor,  
Pour voir l'Europe souveraine,  
A toi de changer le décor !

EUGÈNE CHATELAIN,  
Du Franc-parleur de Paris.

(A continuer.)

15 février 1870.

LETTRES DE PARIS



Paris, 15 février 1870.

Mon cher Frantz,

Je me suis laissé raconter un petit dialogue qui me paraît absolument étranger à la politique, mais qui, d'autre part, a son côté instructif.

C'est pourquoi je me risque à vous l'offrir.

La scène se passe entre un philosophe et un bonze catholique.

Les deux interlocuteurs devisent familièrement ensemble. Ils causent des choses du jour, du procès de l'Avant-Garde et du grand pèlerinage à Sainte-Pélagie; du manifeste du chanoine Dollinger et de la dernière attaque d'épilepsie de Pie IX; du bonheur de la France et des tortures subies par le prince Pierre Bonaparte à la Conciergerie, etc.

Tout-à-coup, le caprice de la conversation amène sur le tapis une question de casuistique.

Et le dialogue suivant s'engage.

— Monsieur l'abbé, est-il vrai que l'Église catholique voue aux peines éternelles quiconque est mort sans confession ?

— Parfaitement.

— Fort bien; maintenant reconnaissez-vous que cette même Église catholique offre le bonheur éternel à quiconque est mort muni de ses sacrements ?

— Rien n'est plus vrai.

— Suivez un peu mon raisonnement. Vous vous souvenez que Troppmann, l'assassin de Pantin, a reçu les derniers sacrements avant de monter sur l'échafaud ?

— C'est vrai.

— D'autre part, il est certain que les huit victimes de Troppmann sont mortes sans avoir reçu les susdits sacrements.

— C'est malheureusement encore vrai !

— Conséquemment, d'après la doctrine de l'Église, Troppmann, l'assassin, ira tout droit en paradis ?

— Oui.

— Et les huit membres de la famille Kinck, assassinés par Troppmann, iront brûler en enfer ?

— Dam !

— Je n'en demande pas davantage, et je suis suffisamment édifié sur le compte de votre justicier céleste. Grattez le Dieu des chrétiens, vous retrouverez Jéhovah, le Dieu de carnage et de sang !

Et le philosophe prit congé du bonze.

J'aurais voulu vous donner des nouvelles du concile. Mais voilà que tout va à la débânde en cette tour de Babel.

En vain le doux Pie IX cherche à ramener son troupeau désuni.

En vain il édicte *syllabus* sur *syllabus*, règlement sur règlement. Rien n'y fait.

En vain, la *Civiltà cattolica* prend des airs triomphants et nous menace, tous tant que nous sommes, des plus épouvantables catastrophes si nous ne nous laissons pas lier et museler par les hommes noirs. Cette grande colère n'est que ridicule : vous riez et vous voilà désarmé !

Mais que dis-je ? Déjà les prélats parlent de rentrer dans leurs diocèses, et de laisser au descendant des Borgia son infailibilité pour compte. Le concile serait dès lors ajourné au mois de décembre prochain.

D'ici là il coulera pas mal d'eau sous les ponts du Rhône et de la Saône.

Qui vivra verra !

Salut et fraternité

ERNEST FIGUREY.

EN VIGIE



Pas prétentieux du tout, comme vous voyez, notre titre. *En vigie*, c'est-à-dire que nous serons toujours de garde, lorgnette à la main. Rien de nouveau à l'horizon, infiniment grand ou infiniment petit, qui passe inaperçu et inapprécié. Debout dans un petit coin à l'arrière du navire, nous surveillerons la mer. Nous signalerons tout, depuis le monstre marin jusqu'au plus microscopique rouget. Notre spécialité, du reste, sera de surveiller le beau trois-mâts : *La Ville de Paris*. Ce navire, le plus capricieux de tous les navires, nous verra constamment près de lui, soit à bord du *Vengeur*, soit monté sur le petit canot *la Vigie*, construit exprès pour nous. Nous éviterons, autant qu'il nous sera possible, les soubresauts de la *Ville de Paris*, mais nous le suivrons partout. Il est une mer pourtant dans laquelle nous nous abstiendrons d'entrer à sa suite, c'est la mer de la *Politique*. Mais nous le saluerons de tous nos vivats, et nous mouterons à son bord pour joindre nos faibles efforts à ceux de ses braves matelots, le jour où il entrera, voiles ouvertes, dans les eaux de la *Liberté* !

Allez donc naviguer lestement par ce froid insoutenable. Tous les fleuves sont gelés et toutes les mers *charrient*, c'est Calino qui me l'affirme.

— Heureusement, disait l'autre jour Polydore, heureusement que les orages ne sont pas en fleurs, la récolte serait perdue.

— Oui, répondit Dodolphe, mais le froid est tellement vif que les *oliviers* ne produiront rien de bon cette année !

Jamais peut-être une soirée officielle n'a présenté un *méli-mélo* comparable à celui du dernier bal de l'Hôtel-de-Ville. Il y avait de tout là-dedans, des militaires, des épiciers, des ouvriers et même des ministres.

Deux Parisiens bien pensants se promenaient bras-dessus bras-dessous. Au bout d'une heure :

— Viens, dit l'un, nous allons prendre quelque chose au buffet.

— Jamais je ne boirai dans un bal officiel.

— Ah bah ! c'est moi qui régale, je suis établi, je paie des impôts !

L'autre jour, dans un de ces nombreux bureaux où l'on vous donne une action, souvent mauvaise, en échange d'un billet de 500 fr., un individu se présente.

— Je voudrais dix actions de la société des *gourdins réunis*.

— Veuillez repasser dans une heure, M. le directeur n'est pas là.

A son retour, le directeur apprend la faute de son employé.

— Monsieur, lui dit-il, vous êtes un âne on ne renvoie jamais un homme assez bête, pour apporter de l'argent !

De tous ses désagréments, la saison dans laquelle nous sommes est particulièrement désagréable par ses concerts. Musique ici, musique là, musique partout.

N'est-ce pas le cas de dire : Oh ! file, *file harmonie* !

Le marquis de X... passe pour aimer M<sup>lle</sup> Bouteille qu'il fréquente assidûment; il n'a pas le nez rouge pour rien. L'autre soir on parlait couleurs.

— Moi, dit le baron Y..., je préfère le rouge.

— Moi, dit le vicomte de Château-Bleu, je préfère le jaune.

— Oh ! moi, dit le marquis de sa voix avinée, je préfère le vert.

— Oui, insinua une voix : *Le verre plein !*

EMILE LAMBRY.

LE VENGEUR.

(Suite et fin)



Il fallait être hardi, cependant, pour attaquer les vaisseaux de l'amiral Howe, les plus redoutables et les mieux armés de cette puissante marine britannique. On se battit avec acharnement. Du 9 au 13, pendant quatre jours, ces cinquante navires se canonnèrent avec une égale fureur. Le 9 au soir, le vaisseau français le *Révolutionnaire*, attaqué par trois vaisseaux anglais, le *Leviathan*, le *Bellerophon* et l'*Audacieux*, et recevant même les boulets de *Russell* et du *Maelborough*, placés non loin de là, commença le feu et se battit toute la nuit, vivant cratière, multipliant ses bordées, éclairant l'ombre; et le matin vena, criblé de bombes, démanté, couvert de cadavres, et hors de combat, il était remorqué jusqu'à Rochefort par un navire français, tandis que le *Bellerophon* était réduit au silence et que l'*Audacieux* se réfugiait à Plymouth, comme un lutteur qui, sans souffler et sans force, quitte l'arène en se traînant.

Je ne sais rien de plus émouvant que ce combat de prairial, que cette rencontre farouche de la jeune marine républicaine et de la vieille marine anglaise, l'intrépidité téméraire se mesurant avec l'expérience, la colère ardente luttant corps à corps avec le flegme et la tenacité. Ces deux races d'Angleterre et de France ont de si différentes vertus, que leurs chocs sont assurément les plus terribles de l'histoire. On éprouvera une éternelle émotion, une admiration éternelle à contempler les intrépides cuirassiers de Milhaud venant se briser, comme une marée de fer liquide, contre les lignes des *enfants rouges* de Wellington sur le plateau de Mont-Saint-Jean.

Le combat du 13 prairial ne devait pas être pour nous une victoire, mais ce ne fut point, à dire le vrai, une défaite. La marine républicaine avait affirmé sa force et son énergie, et elle avait décontenancé cette flotte anglaise elle-même, toute surprise de tant d'acharnement. On ne sait combien d'actions d'éclat et de mots stoïques se perdent dans la fumée et le bruit du canon. Une bataille est comme un sanglant amalgame d'assassinats et d'héroïsmes.

Jean-Bon-Saint-André, debout sur le pont de la *Montagne*, commande et observe. Deux jeunes gens tombent à côté de lui : on les relève.

L'un d'eux, mourant, s'informe si le représentant du peuple est blessé.

« — Non.

« — En ce cas, vive la République ! »

Un jeune Breton, qu'on porte au chirurgien, la jambe brisée par un boulet, demande en grâce qu'on l'arrête près d'une pièce prête à tirer, et quand le coup part, enlevant une file d'hommes sur le pont de l'ennemi :

« — Bien pointé ! s'écrie-t-il.

« Ils voulaient avoir ce vaisseau, non ils ne l'auront pas ! »

Un jeune aspirant, Chardon, la cuisse emportée, meurt en criant :

« Camarades, faites danser la carmagnole aux Anglais ! »

Et le commandant de la *Montagne*, le capitaine Bazire :

« — Répétez au représentant du peuple, dit-il au chirurgien qui le pansait, que le seul vœu que je forme en mourant, c'est le triomphe de la République ! »

Quelques jours plus tard, ceux des prisonniers français que l'on débarquait à Spithead mettaient le pied sur le sol anglais en chantant la *Marseillaise*. On veut les faire taire. Ils continuent. On les couche en joue, ils chantent encore. Un soldat anglais fait feu, un des prisonniers tombe....

La *Marseillaise* retentit toujours....

« Les Français, disait un des matelots de l'escadre de l'amiral Howe, sont comme les cailloux : plus on les frappe, plus ils rendent de feu. »

Le combat du 13 prairial n'avait pas, d'ailleurs, été inutile. La flotte française avait tenu la flotte anglaise en échec, et, pendant qu'on se battait encore, le convoi de blé traversait la mer, cette mer couverte de débris de mâts, de morceaux de hunes brisées, de sculptures flottantes, et faisait voile vers le port dont l'héroïsme de la flotte venait de lui assurer l'entrée.

Ce fut dans cette journée du 13 prairial que coula le vaisseau le *Vengeur*, et que notre marine, qui naissait à peine ou renaisait, reçut le baptême du sacrifice.

Le *Vengeur* se nommait en réalité le *Vengeur du peuple*.

Il y avait, lorsqu'il sombra, trois jours que le navire (capitaine Renaudin) se battait, criblant l'ennemi des boulets de ses 74 canons. Le 10, le *Vengeur* avait essuyé le feu de dix vaisseaux de ligne anglais, puis attaqué par deux vaisseaux à trois ponts, il s'était défendu contre eux avec ardeur, jusqu'à l'arrivée de la *Montagne* et du *Scipion*.

Le 13, même violence dans l'attaque et dans la défense. Le *Vengeur* est aux prises avec deux vaisseaux, dont un à trois ponts, et un troisième vient lui couper la ligne. Lutte désespérée. Le commandant veut tenter l'abordage, mais les Anglais criblent de boulets le navire, et, peu à peu, pris entre des feux croisés, sans secours, le *Vengeur* s'enfoncé lentement. Les Anglais mettent des canots à la mer, ceux des marins qui veulent s'échapper y sautent. Les autres — groupe héroïque, bataillon sacré de la République, — ont leur mot de Camborne aussi, qui est cette fois :

*Vive la France !*

Ils sont engloutis.

Imaginez maintenant la salle de la Convention nationale, toute fourmillante de peuple, les députés à leur place, leur écharpe tricolore serrée sur leur uniforme bleu, les tribunes envahies, toutes les têtes animées, tendues vers un seul point, la tribune; la grande et fière tribune; le sord bruissement de la foule, l'éclat des carmagnoles rayées de couleurs claires, des robes blanches et des bonnets à rubans et à cordes tricolores des femmes, puis l'aspect imposant de cette Assemblée, où les généraux admis aux honneurs de la séance balbutiaient et s'excusaient disant : « Je ne tremble pas ainsi devant l'ennemi » ; le silence religieux qui accompagne les clameurs, et au-dessus des têtes, pendus au plafond de la salle, déguenillés, tressés et déchirés par les balles, les drapeaux ennemis, arrachés hier à ces envahisseurs qui désignaient Paris pour leur prochain quartier d'hiver et que l'on avait forcés à transporter ce quartier d'hiver jusqu'à Vienne. La tribune est vide, mais on annonce que Barère va parler.

Barère est celui qui a promis, au nom du Comité du Salut public, d'annoncer au peuple français une victoire par jour. Le voici. Il a gravi les marches des rostrs gaulois et le président Louis lui a donné la parole. Il





sonnent plus haut que les sanglots du désespoir! Voit-on les larmes quand on rit? Pense-t-on à ceux qui ont faim quand a trop mangé? Sait-on qu'il peut faire froid quand on est chaudement abrité contre la bise? Et, d'ailleurs, quand on jouit de tous les biens de la vie, aime-t-on soulever le voile qui cache la misère et regarder? Allons donc!

Il n'est pas un de ces adorateurs du Veau d'Or, de ces idolâtres de la pièce de cent sous, de ces ventripotents, de ces repus, qui ne répondit, s'il était franc: — Que nous importe cette misère? Nous avons bien autre chose à faire, vraiment, que d'y songer! N'avons-nous pas nos plaisirs auxquels nous devons penser, avant tout? N'avons-nous pas nos maîtresses, qui nous trompent et nous déshonorent, mais que nous devons couvrir de dentelles et de diamants? N'avons-nous pas nos amis, qui nous déchirent et nous vilipendent, mais qu'il nous faut éblouir de notre faste et de notre luxe? N'avons-nous pas nos vices et nos passions, nos appétits insatiables et nos désirs effrénés qu'il nous faut satisfaire? Comment diable voulez-vous, avec tout cela, que nous ayons le temps et les moyens de nous occuper des pauvres?

C'est là, en effet, la morale du jour, morale égoïste et personnelle que pas un n'ose avouer mais que presque tout le monde suit.

A qui la faute?

A la société, qui ne sait plus faire des hommes.

Des gens qui ont gagné ou volé des fortunes, on ne sait où ni comment, sont venus et ont dit à la jeunesse que tout peut s'acheter sur terre, les hommes, les femmes et les choses, que l'argent est le suprême bien, le dispensateur aveugle de toutes les jouissances, que la grande affaire est d'en gagner vite et beaucoup, et que, pour cela, tous les moyens sont bons; la jeunesse a bu ces conseils, elle en est morte, empoisonnée.

A l'âge heureux où l'homme entre dans la vie par la porte des belles illusions et des convictions sincères, à vingt ans, alors que le sang est chaud, le cœur tout grand ouvert, le cerveau bouillant et l'âme vierge, les enfants et les élèves de ces gens-là sont déjà vieux. Ils comptent, ils calculent, ils spéculent, ils trafiquent.

A cet âge où ils devraient rire au soleil, rêver aux étoiles, chanter aux arbres et se fortifier l'âme par de saines et salutaires leçons, à cet âge où l'on croit, où l'on espère, où l'on aime, ils jurent à la bourse, tripotent, entretiennent des drôlesses, soupent, se grisent et se vendent.

De là, notre triste génération de petits rêves idiots, de brasseurs d'affaires véreuses, de millionnaires fripons, de spéculateurs corrompus, de parvenus pourris, tous gens sans cœur, sans âme, sans foi ni conviction d'aucune sorte.

Comment voulez-vous qu'ils entendent, dans le tourbillon qui les entraîne, les cris de ceux qui ont froid et qui ont faim?

*Trahit sua quemque voluptas*, a dit Virgile; c'est possible, mais celui qui est vraiment « homme » résiste à cet entraînement qui rend sourd, aveugle et égoïste.

ÉPHÉMÉRIDES

La mort a des rigneurs à nulle autre pareilles  
On a beau la prier,  
La cruelle qu'elle est, se bouche les oreilles  
Et nous laisse crier.

Le pauvre, en sa cabane où le chaume le couvre,  
Est soumis à ses lois,  
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre  
N'en défend pas nos rois!

(FRANÇOIS DE MALHERBE.)

18 février.

1558. — Mort d'Éléonore d'Autriche, reine de France, sœur de Charles-Quint, épouse de François Ier.

1687. — Exécution de Marie Stuart, reine de France et ensuite d'Écosse.

20 février.

1437. — Assassinat de Jacques Ier, roi d'Écosse.

1773. — Mort de Charles-Emmanuel III, roi de Sardaigne.

1792. — Mort de Joseph II, empereur d'Allemagne.

21 février.

1707. — Mort d'Aurang-Zeb, empereur de l'Hindoustan.

23 février.

1766. — Mort du roi Stanislas et réunion de la Lorraine à la France.

24 février.

1777. — Mort de Joseph Ier, roi de Portugal.

1848. — Déchéance de Louis-Philippe Ier, roi des Français.

25 février.

1713. — Mort de Frédéric Ier, roi de Prusse.

26 février.

1154. — Mort de Roger Ier, roi de Sicile.

1266. — Mort de Mainfroi, roi de Sicile.

27 février.

212. — Assassinat de l'empereur romain Géta, fils de Septime Sévère et frère de Caracalla.

230. — Assassinat de Constant Ier, empereur romain, le plus jeune des fils de Constantin dit le Grand.

FAITS D'HIVER

On lit dans le *Journal officiel*:  
« M. le ministre de \*\*\* ne recevra pas mardi prochain. »

Ne recevra pas.... quoi?

Ses appointements?

Cela n'est pas probable.

Ce serait trop beau.

La dernière fête donnée à l'Hôtel-de-Ville par M. Chevreau, a coûté, au bas mot, cent mille francs!

Cent mille francs! Cela représente cinq cent mille livres de pain.

De quoi nourrir deux cent cinquante mille pauvres pendant un jour.

On se plaît à répéter que M. Emile Ollivier est un violoniste des plus distingués.

Je ne sais pas s'il est vrai que M. Ollivier soit de première force sur le *Violon*, mais, ce qui est certain, c'est qu'il s'entend comme pas un à y envoyer les citoyens.

Nos ministres reçoivent:

Des ordres..... tous les jours.

Des appointements... tous les mois.

Des invités..... de temps en temps.

Des témoignages d'affection du pays... jamais.

Savez-vous comment le peuple, dans sa langue imagée, appelle les bals de l'Hôtel-de-Ville?

Les bals des *chevrettes*.

Il serait question d'interdire la promenade du bœuf gras, au carnaval de cette année.

On craint, sans doute, quelque quiproquo désagréable.

Vous figurez-vous, par exemple, un factionnaire qui entendrait crier par la foule: — Ah! voilà le *bœuf* qui arrive! Voilà le *bœuf* qui passe! — et qui appellerait le poste et ferait battre aux champs sur le passage des mousquetaires de M. Fléchelle?

Dialogue à la buvette du Corps législatif:

— Il paraît que les prisons sont plus que pleines: on dit que les prisonniers sont entassés à ne plus savoir où les fourrer.

— Hé! hé! Cela prouverait assez que le ministère serait partisan de la liberté de la *presse*.

Le froid se ralentit.

Le dégel arrive.

Gare les débâcles..... de toutes sortes.

NOUVELLES THÉÂTRALES

Les Clowns et les Queues-rouges de *Paris-Revue*, au Châtelet, obtiennent chaque soir un grand succès.

Cela n'a rien d'étonnant en ce temps où les sauteurs font florès partout.

La censure fait toujours des siennes. L'autre jour, un de mes amis porte à la Commission d'examen le manuscrit d'un vaudeville en un acte où se trouvait cette phrase innocente:

« — La soupe, le bœuf et un morceau de roquefort, voilà mon ordinaire! »

La Censure bondit!

— Malheureux, s'écria le Fulbert en chef de l'endroit, pouvez-vous bien écrire des monstruosité comme celles-là!

— Monsieur, je vous atteste.....

— Est ce que vous nous prenez pour des

imbéciles? Parbleu! Je les comprends, vos allusions! — *La soupe!* Allusion à la soupe qui a fait tant de bruit à la chambre. — *Le bœuf!* Vous jouez là évidemment sur le nom du ministre de la guerre. — *Un morceau de Roquefort!* L'à-peu-près est transparent, cela veut dire un article de Roquefort. — Quant à *Ordinaire*, vous le nommez sans détour, l'irréconciliable docteur! J'en suis fâché, monsieur, mais il faut supprimer tout cela!

Le rédacteur en chef, propriétaire-gérant du *Petit Vengeur*,  
JULES PELPEL.

ALCAZAR

FÊTE DU 24 FÉVRIER 1870

PROGRAMME

(On commencera à huit heures très-précises du soir.)

Première Partie

\*\*\*

Ouverture.

M. BUISSON

*Le Bataillon de la Fraternité.*

M. FERET

*Ce qui allait mieux.*

M<sup>lle</sup> PERREY

*L'Estase*, grande valse de Ardit.

M. SYLVA

*Comme vous avez fui.*

M. L. MAS

*La Canaille.*

M<sup>lle</sup> JEANNE DELÉPIERRE

Fantaisie sur *Guillaume Tell.*

M<sup>lle</sup> JULIA DELÉPIERRE

*Rigoletto*, fantaisie pour violon.

Deuxième Partie

Receux chantés dans la conférence du citoyen Andrieux

LES CHANTS NATIONAUX

La Marseillaise

Allons, enfants de la patrie!

Le jour de gloire est arrivé!

Contre nous de la tyrannie,

L'étendard sanglant est levé.

Entendez-vous dans ces campagnes

Mugir ces féroces soldats?

Ils viennent jusque dans nos bras,

Egorger nos fils et nos compagnes!...

REFRAIN.

Aux armes, citoyens! Formez vos bataillons,  
Marchez, qu'un sang impur abreuve nos sillons.

II

Le Chant du départ

La victoire, en chantant, nous ouvre la barrière,

La liberté guide nos pas.

Et du nord au midi, la trompette guerrière

A sonné l'heure des combats!

Tremblez, ennemis de la France,

Rois ivres de sang et d'orgueil,

Le peuple souverain s'avance,

Tyrans, descendez au cercueil!

REFRAIN

La République nous appelle,  
Sachons vaincre, et sachons mourir,  
Un Français doit vivre pour elle,  
Pour elle, un Français doit mourir. } bis.

III

La Carmagnole.

Madam' Vêto avait promis

De faire égorger tout Paris,

Mais son coup a manqué,

Grâce à nos canonniers.

REFRAIN.

Dansons la Carmagnole,

Vive le son du canon. } bis.

IV

La Parisienne.

Peuple Français, peuple de braves,

La liberté ouvre ses bras;

On nous disait: Soyez esclaves;

Nous avons dit: Soyons soldats!

Soudain, Paris dans sa mémoire,

Paris n'a plus qu'un cri de gloire.

REFRAIN.

En avant, marchons  
Contre leurs canons!  
A travers le fer, le feu des bataillons,  
Courons à la victoire. (

V

Chœur des Girondins.

Par la voix du canon d'alarme  
La France appelle ses enfants,  
Allons, dit le soldat: Aux armes!  
C'est ma mère, je la défends!.....

REFRAIN

Mourir pour la patrie!  
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie. (Bis.)

Troisième Partie

\*\*\*

Ouverture.

M. L. MAS

*Le Vengeur* (demandé).

M<sup>lle</sup> JULIA DELÉPIERRE

*Le Carnaval de Venise* (demandé).

M. FERET

*Le Petit Pifferaro du boulevard.*

M<sup>lle</sup> PERRY

*Le grand air de Sémiramis.*

M. SYLVA

*Honneur aux enfants de la France* (inédit).

Marche.

ESPRIT DE PARIS

ET D'AILLEURS.



Entre deux figures d'un quadrille, dans un bal du monde.

— *Es-tu* que vous n'avez pas envie, non-sieur, d'assister à l'exécution de ce grelin!

— Non, madame, et vous?

— Si j'osais!...

— Vous n'avez donc jamais vu d'exécution capitale?

— Non.

— Tiens! je vous croyais mariée.

Une famille anglaise passe dans la rue de la Tonnellerie; un jeune gavroche lui sert de guide; le groupe s'arrête devant le buste de Molière et lit l'inscription gravée.

— Ainsi, *boy*, c'est là que M. Molière il être venu au monde?

— Oui, milord; c'est une des maisons où il est né.

— Qu'est-ce qu'un REPORTER?

— Un *porte-faits!*

— Qu'est-ce qu'un capucin?

— Un *va-nu-pied.*

Entendu dans un restaurant du Palais-Royal.

Une dame à l'allure provocante prend place dans un petit salon, annexe du salon commun.

Vite, un garçon — spirituel probablement

— de crier à pleins poumons à l'office:

— Un couvert à la petite *salle*.

Tout le monde s'est retourné.

LE GUILLOTIN.

COMMUNICATIONS

T. SABATIER. — Merci, citoyen. Mais nous ne pouvons nous adresser des choses si flatteuses.

W. — Merci, et serrement de main.

NED. — Venez au bureau de midi à deux heures

LES JEUNES. — Tous les rédacteurs du *Vengeur* vivent en république... C'est une consolation. Per-

sonne ne peut se dire plus qu'un autre.

LE CROIX-ROUSSEIN. — Morceau de Bauvière est à Londres, Ernest Figueroy à Paris et César à Lyon.

Ils seront avec nous par la pensée.

CERLE. — Vous trouverez de billets au bureau des journaux, 34, rue Tupin, jusqu'à quatre heures du soir.

Le Propriétaire-Gérant, JEAN GERMAIN.

Lyon, Association typographique — Regard, rue de la Barre, 12.